MONDIALISATION EN FONCTIONNEMENT

**Saskia SASSEN**, *Expulsions. Brutalité et complexité dans l’économie globale*, Harvard, 2014

« La complexité a trop souvent tendance à générer une brutalité primaire. »

**EXTRAIT**

**« […**] *Introduction*

LE TRI SAUVAGE

 L’économie politique globale nous confronte à un problème formidable : l’émergence d’une nouvelle logique d’*expulsion*. On a assisté au cours des deux dernières décennies à une augmentation très nette du nombre de personnes, d’entreprises et de localités chassées du centre de l’ordre économique et social de notre époque. Ce basculement dans l’expulsion radicale a été rendu possible par des décisions élémentaires dans quelques cas, mais aussi par certaines de nos réalisations économiques et techniques les plus avancées dans d’autres. La notion d’expulsion nous entraîne au-delà de l’idée assez familière d’une inégalité croissante comme moyen de saisir les pathologies du capitalisme global d’aujourd’hui. De surcroît, cette notion souligne le fait que des formes de connaissances et d’intelligence que nous respectons et nous admirons sont souvent à l’origine de longues chaînes de transactions qui peuvent aboutir à de pures et simples expulsions.

 J’insiste sur les modes complexes de l’expulsion parce qu’ils peuvent servir de fenêtres sur la dynamique essentielle de notre époque. De plus, j’ai choisi des cas extrêmes parce qu’ils rendent visible ce qui pourrai rester autrement vague et déroutant. En Occident, l’exemple courant, à la fois complexe et extrême, est l’expulsion des travailleurs à faible revenu et des chômeurs des systèmes étatiques de protection sociale et de santé, ainsi que des assurances et des allocations de chômage payées par les entreprises. Au-delà des négociations et de la mise en place de la nouvelle législation nécessaire à l’exécution de ces expulsions, il y a le fait patent et radical suivant : entre ceux qui ont accès à ces droits et ceux qui s’en voient refuser l’accès, l’écart s’est accentué et pourrait très bien être irréversible dans les circonstances actuelles. L’autre exemple est celui du progrès des techniques de forage de pointe, comme la fracturation hydraulique notamment, qui ont le pouvoir de transformer des environnements naturels en terres stériles dépourvues de nappe phréatique, ce qui constitue une expulsion des éléments vitaux de la biosphère. Prises ensemble, les diverses expulsions que j’examine dans ce livre pourraient fort bien avoir un impact plus important sur le façonnement de notre monde que la croissance économique de l’Inde, de la Chine et de quelques autres pays. En effet, et c’est un aspect essentiel de mon argumentation, des expulsions de ce genre peuvent coexister avec la croissance économique mesurée selon nos critères classiques.

 Ces expulsions sont en cours. Les instruments qui permettent d’y procéder vont des politiques élémentaires jusqu’aux institutions complexes, en passant par les systèmes et les techniques qui requièrent une connaissance spécialisée et des schémas organisationnels sophistiqués. Nous en avons un bon exemple avec la complexité croissante des instruments financiers, produite par la créativité de chercheurs brillants et l’application de modèles mathématiques avancés. Toutefois, lorsque ces instruments ont été employés pour mettre en place des prêts hypothécaires à haut risque, leur complexité a conduit, quelques années plus tard, à expulser des millions de personnes de leurs logements aux États-Unis, en Hongrie, en Lettonie et ailleurs. Nous trouvons un autre exemple de complexité avec les outils légaux et comptables dans les contrats qui permettent à un État souverain d’acquérir de vastes étendues de terres dans un État souverain étranger pour en faire une sorte d’extension de son propre territoire – par exemple, pour augmenter les cultures alimentaires afin de nourrir sa classe moyenne - , provoquant l’expulsion des villages et des économies rurales sur ce territoire. Un dernier exemple est fourni par le brillant génie civil qui nous permet d’extraire en toute sécurité ce que nous voulons des profondeurs de la planète tout en défigurant sa surface, *en passant*. Nos économies politiques avancées ont créé un monde où la complexité a trop souvent tendance à générer une brutalité primaire. **[…] »**

SASSEN (Saskia), *Expulsions. Brutalité et complexité dans l’économie globale*, 2014, Harvard, 2016 en traduction de l’Anglais (États-Unis) par Pierre GUGLIELMINA pour les éditions Gallimard, collection « Nrf-essais », 371 pages, ISBN 978-2-07-014570-6. Pages 11, 12 et 13

MONDIALISATION EN FONCTIONNEMENT

**Saskia SASSEN**, *Expulsions. Brutalité et complexité dans l’économie globale*, Harvard, 2014

« Un tri sauvage. »

**EXTRAIT**

**« […**] Les voies de l’expulsion varient grandement. Elles comprennent les politiques d’austérité qui ont provoqué la contraction des économies de la Grèce et de l’Espagne, les politiques de l’environnement qui négligent les émissions toxiques des énormes opérations minières à Norilsk en Russie et dans l’État du Montana aux États-Unis, et ailleurs dans un nombre de cas infini. Les circonstances spécifiques dans chaque cas sont de la plus haute importance pour notre propos dans ce livre. Si, par exemple, nous nous soucions plutôt de la destruction de l’environnement que de la politique entre États, la pollution considérable que ces opérations minières produisent importe plus que la localisation de ces sites, l’un en Russie et l’autre aux États-Unis.

 Les conditions et les processus divers que j’inclus dans la notion d’expulsion ont un caractère en commun : leur intensité. Si la pauvreté abjecte dans le monde entier est le cas le plus extrême, je prends également en considération des conditions aussi distinctes que l’appauvrissement de la classe moyenne dans les pays riches, l’éviction de millions de petits fermiers dans les pays pauvres en raison de l’acquisition de 220 millions d’hectares par des investisseurs ou des gouvernements étrangers depuis 2006, et les opérations minières destructrices dans des pays aussi différents que la Russie et les États-Unis. Il y a ensuite les innombrables personnes déplacées, entassées dans des camps de réfugiés plus ou moins dignes de ce nom, les groupes des minorités des pays riches qui sont entassés dans des prisons, et les hommes et les femmes capables, mais sans emploi, entassés dans les ghettos et les bidonvilles. Certaines de ces expulsions ont lieu depuis longtemps, mais pas à la même échelle qu’aujourd’hui. D’autres sont d’un type nouveau, comme dans le vas des 9 millions de foyers aux États-Unis dont les maisons ont été saisies au cours d’une brutale crise de l’immobilier qui a duré une dizaine d’années. Bref, le caractère, la substance et le site de ces expulsions varient énormément selon les couches sociales et les conditions matérielles à travers le monde.

 La globalisation du capital et la brusque augmentation des dispositifs techniques ont produit des économies d’échelle considérables. Ce qui, dans les années 1980, avait été des pertes et des délocalisations mineures, comme la désindustrialisation en Occident et dans plusieurs pays africains, est devenu une véritable dévastation dans les années 1990 (pensez à Detroit et à la Somalie). Envisager ces économies d’échelle comme un prolongement de la même inégalité, de la même pauvreté et du même dispositif technique, c’est manquer la tendance plus profonde. Il en est de même pour l’environnement. Nous nous somme servis de la biosphère et avons généré des dégâts localisés pendant des millénaires, mais c’est seulement au cours des trente dernières années que l’augmentation des dégâts est devenue un événement planétaire. Celui-ci a un effet boomerang, affectant des sites qui n’ont rien à voir avec la destruction initiale, comme le permafrost dans l’Arctique. Et il en est ainsi dans d’autres domaines, chacun selon sa spécificité.

 Les nombreuses et diverses expulsions analysées dans ce livre sont, prises dans leur ensemble, l’équivalent d’un tri sauvage. Nous avons tendance à décrire les dispositifs organisationnels complexe de notre monde moderne comme étant susceptibles de produire des sociétés d’une complexité toujours plus grande, et nous envisageons cela comme un développement positif. Mais ce n’est souvent que d’une manière partielle ou bien cela ne vaut que dans un cadre temporel limité. En élargissant la gamme des situations et le cadre temporel, on rend visibles les limites très nettes au-delà desquelles règne l’obscurité. Ce qui conduit à poser la question suivante : une grande partie de la société d’aujourd’hui se dirige-t-elle vers une simplicité brutale contre laquelle le grand historien Jacob Burckhardt nous a mis en garde dès le XIXe siècle ? **[…] »**

SASSEN (Saskia), *Expulsions. Brutalité et complexité dans l’économie globale*, 2014, Harvard, 2016 en traduction de l’Anglais (États-Unis) par Pierre GUGLIELMINA pour les éditions Gallimard, collection « Nrf-essais », 371 pages, ISBN 978-2-07-014570-6. Introduction, pages 13, 14 et 15.

MONDIALISATION EN FONCTIONNEMENT

**Saskia SASSEN**, *Expulsions. Brutalité et complexité dans l’économie globale*, Harvard, 2014

« Une énigme de la société. »

**EXTRAIT**

**« […**] D’après ce que j’ai pu observer, la complexité ne conduit pas nécessairement à la brutalité, mais elle peut le faire et c’est souvent le cas aujourd’hui. Il s’agit alors d’une brutalité simple, assurément pas d’une brutalité grandiose à proportion, certes négative, de cette complexité, telle qu’elle se manifeste aujourd’hui dans l’ampleur de notre destruction de l’environnement.

Comment la complexité génère-t-elle la brutalité ? Je dirais que la réponse tient, en partie, à la logique qui prévaut dans les principaux systèmes d’organisation en des domaines aussi divers que la protection de l’environnement et la finance globale. Je veux illustrer brièvement mon argument avec deux exemples, qui seront développés en détail dans la suite du livre. La principale « innovation » en matière de politique de protection de l’environnement dans les accords entre États, ce sont les échanges de droit d’émission de carbone – ce qui signifie, pour parler de manière pratique et brutale, que les États vont avoir tendance à se battre pour accroître leur droit de polluer, de manière à pouvoir soit acheter soit vendre un quota supérieur d’émissions de carbone. Dans le cas de la finance globale, sa logique d’organisation a évolué dans une double direction : une poussée implacable pour obtenir des hyperprofits et un besoin de créer des instruments qui étendent la gamme de ce qui peut être soumis au règne de la finance. Ce qui a conduit à une volonté de soumettre au règne de la finance les moyens d’existence mêmes de ceux qui perdent tout si l’instrument financier se retourne contre eux. C’est ce qui s’est produit avec le type de prêt hypothécaire à haut risque lancé en 2001 aux États-Unis. Ce qui reste peut-être encore incompris, c’est le fait que ce projet financier visait à générer des profits pour la haute finance. Il n’avait pas pour but d’aider les gens dont les revenus étaient modestes à acheter une maison. C’était par conséquent le contraire des projets étatiques lancés des décennies auparavant, comme le GI Bill et les prêts accordés par la Federal Housing Administration. Les dispositifs qui favorisent le développement de ces systèmes et de ces innovations n’ont pas nécessairement ni intrinsèquement des conséquences brutales. Mais dès lors qu’ils fonctionnent au sein de certains types de logiques organisationnelles, ces conséquences deviennent inéluctables. La capacité de la finance de créer du capital n’est pas destructrice en soi, cependant c’est un type de capital qui doit être mis à l’épreuve : peut-il se matérialiser sous la forme d’une infrastructure de transport, d’un pont, d’un système de purification de l’eau, d’une usine ?

C’est là une énigme de la société. Ces dispositifs auraient dû servir l’espace social, à élargir et à rendre le bien-être des sociétés, ce qui implique de travailler avec la biosphère. Ils ont au contraire servi trop souvent à déchirer le tissu social au moyen d’une inégalité extrême, à détruire la vie de la classe moyenne promise par la démocratie libérale, à chasser les populations vulnérables et pauvres de leurs terres, de leurs emplois et de leurs foyers, et à expulser des éléments de la biosphère de leur espace vital.

Une question parcourt ce livre, celle de savoir si l’ensemble des cas que je discute ici, qui produisent leurs effets indépendamment des divisions familières du rural et de l’urbain, du Nord global et du Sud global, de l’Occident et de l’Orient, et d’autres encore, sont la manifestation apparente, la forme locale de dynamiques systémiques plus profondes qui articulent ce qui paraît aujourd’hui comme étant déconnecté. Ces dynamiques systémiques pourraient opérer à un niveau souterrain et se connecter bien mieux que nous ne pouvons l’imaginer quand nous imposons au monde nos catégories familières et discriminantes – économie capitaliste, Chine communiste, Afrique subsaharienne, environnement, monde de la finance, etc. Nous utilisons ces étiquettes pour donner des formes et des significations familières à des situations qui pourraient en fait avoir leur origine dans des tendances plus profondes et inconnues. Cette éventualité est un fil conducteur essentiel dans chacun des chapitres de ce livre. **[…] »**

SASSEN (Saskia), *Expulsions. Brutalité et complexité dans l’économie globale*, 2014, Harvard, 2016 en traduction de l’Anglais (États-Unis) par Pierre GUGLIELMINA pour les éditions Gallimard, collection « Nrf-essais », 371 pages, ISBN 978-2-07-014570-6. Introduction, pages 15, 16 et 17.

MONDIALISATION EN FONCTIONNEMENT

**Saskia SASSEN**, *Expulsions. Brutalité et complexité dans l’économie globale*, Harvard, 2014

« Les tendances souterraines, l’ADN de notre époque. »

**EXTRAIT**

**« […**] J’utilise cette notion de tendances souterraines pour désigner des tendances qui sont, à proprement parler, souterraines d’un point de vue conceptuel. Elles sont plus difficiles à voir quand nous utilisons pour penser nos repères familiers, qu’ils soient géopolitiques, économiques ou sociaux. Le seul domaine dans lequel elles sont peut-être les plus visibles est celui de l’environnement. Nous savons que nous nous servons de la biosphère et que nous la détruisons, mais nos « politiques de l’environnement » ne sont pas liées à une compréhension claire de la situation actuelle de la biosphère ou ne la reflètent pas. Les systèmes d’échange de droits d’émission de carbone en tant que moyens de protection de l’environnement n’ont de sens que dans une perspective interétatique et n’en n’ont pratiquement aucun dans une perspective planétaire où les destructions locales montent en flèche et nous affectent tous. De nouvelles dynamiques peuvent très bien filtrer à travers des réalités familières opaques – pauvreté, inégalités, économie, politique – et prendre ainsi des formes connues alors qu’elles annoncent en fait des accélérations ou des ruptures qui produisent des significations nouvelles.

Faire appel à la notion de tendances souterraines est une façon de remettre en cause les catégories habituelles qui ordonnent la connaissance de nos économies, de nos sociétés et de notre interaction avec la biosphère. Cela nous aide à évaluer la question de savoir si les problèmes d’aujourd’hui sont des versions extrêmes de difficultés anciennes ou des manifestations de quelque chose ou de certaines choses troublantes et nouvelles. J’explore la question de savoir si la variété des expulsions en cours obscurcit des dynamiques souterraines plus vastes opérant derrière cette variété apparente. La prévalence de ce phénomène – la possibilité même des expulsions – au cœur de nos discriminations est ce qui m’a conduit à cette notion de tendances souterraines. La spécialisation de la recherche, de la connaissance et de l’interprétation, chacune disposant de son propre corps de règles et de méthodes pour protéger ses frontières et ses contenus, ne facilite pas toujours cet effort de détection des tendances souterraines qui sectionnent nos distinctions habituelles. Mais la spécialisation nous procure un savoir détaillé sur des points spécifiques nous ramenant à des éléments essentiels qui peuvent faire l’objet de comparaisons.

Plutôt que de donner du sens aux faits en les élaborant au sein d’une théorisation, je fais le chemin inverse en les rapportant à leurs composants essentiels dans un effort pour les dégager de toute théorisation. Grâce à ce procédé, je peux alors examiner à nouveau l’inégalité, la finance, l’activité minière, les appropriations de terres, *etc*., afin de voir ce qui nous aurait échappé en recourant à des catégories plus abstraites. Par exemple, envisager les expulsions dans toute leur radicalité plutôt que comme des manifestations nouvelles de l’inégalité, de la spéculation financière, de la progression de l’extraction minière, etc. Bref, un des objectifs de ce livre est de rester le plus terre à terre possible afin de procéder à des découvertes en nous allégeant du poids écrasant des catégories habituelles grâce auxquelles nous interprétons les tendances actuelles.

À sa pointe ultime, mon hypothèse est que, sous les aspects nationaux des diverses crises globales, se manifestent des tendances systémiques émergentes, formées par une dynamique fondamentale élémentaire. Pour cette raison, la recherche empirique et la nouvelle codification conceptuelle doivent être menées en même temps. D’un point de vue empirique, un phénomène peut paraître « chinois », « italien » ou « australien », mais cela ne nous aide pas à décoder l’ADN de notre époque, même si ces qualificatifs permettent de fixer certains traits. La Chine peut fort bien représenter par de nombreux aspects une société communiste, mais l’inégalité croissante et la paupérisation récente de sa classe moyenne relativement modeste pourraient avoir leurs racines dans des tendances plus profondes qui sont à l’œuvre aussi aux États-Unis, par exemple. En dépit des différences qui perdurent, les deux pays abritent peut-être la logique contemporaine déterminante de l’économie, notamment avec une finance entièrement tournée vers la spéculation et une pression continue pour obtenir des hyperprofits. Ces parallèles et leurs conséquences pour les populations, les territoires et les économies peuvent se révéler plus significatifs pour la compréhension de notre époque que les différences entre le communisme et le capitalisme. Cependant, ces « parallèles » sont peut-être des matérialisations, dans des sites multiples, de tendances qui opèrent à un niveau plus profond que la spéculation et les hyperprofits, mais qui sont invisibles parce qu’elles n’ont pas encore été détectées, nommées et conceptualisées. Ma concentration sur la matérialisation des tendances globales au sein des pays contraste avec la concentration ordinaire sur la dérégulation des frontières nationales, où la frontière est envisagée comme le site de la transformation en cours. **[…] »**

SASSEN (Saskia), *Expulsions. Brutalité et complexité dans l’économie globale*, 2014, Harvard, 2016 en traduction de l’Anglais (États-Unis) par Pierre GUGLIELMINA pour les éditions Gallimard, collection « Nrf-essais », 371 pages, ISBN 978-2-07-014570-6. Introduction, pages 17, 18, 19 et 20.

MONDIALISATION EN FONCTIONNEMENT

**Saskia SASSEN**, *Expulsions. Brutalité et complexité dans l’économie globale*, Harvard, 2014

« Systématiquement analogue. »

**EXTRAIT**

**« […**] Le problème, tel que je le conçois, est avant tout un problème d’interprétation. Quand nous faisons face à la gamme des transformations aujourd’hui – inégalité et pauvreté croissantes, endettement croissant des gouvernements - , les outils habituels pour les interpréter sont périmés. Nous retombons donc dans nos explications routinières : les gouvernements qui ne sont pas fiscalement responsables, les ménages qui s’endettent plus qu’ils ne le devraient, les investissements qui sont inefficaces parce que la régulation est trop forte, etc. je ne nie pas que ces explications puissent être partiellement utiles, mais je suis plus intéressée par l’exploration des autres dynamiques à l’œuvre, des dynamiques transversales par rapport à ces bornes conceptuelles et historiques bien établies et familières.

Les vastes séries de faits et d’exemples auxquelles j’ai recours dans ce livre indiquent les limites de nos catégories dominantes courantes. En dépit de toutes les différences, que ce soit sous un régime communiste ou dans une démocratie libérale, en Afrique ou en Amérique du Nord, des pratiques distinctives dominent la façon dont nous forons nos mines, fabriquons les objets, dont nous employons les gens et dont nous pouvons tout nous permettre. Les ordres politico-économiques au sein desquels ces pratiques ont lieu leur insufflent des significations singulières. La question dès lors est de savoir si ces significations camouflent plus qu’elles ne révèlent. J’utilise les exemples dans le livre en tant que faits prélevés sur le terrain, comme les instances matérielles qui peuvent aider à détecter, de façon conceptuelle, des tendances souterraines transversales par rapport à nos divisions géopolitiques. L’augmentation très nette de nos jours des populations déplacées en Afrique subsaharienne est-elle systématiquement analogue à l’augmentation très nette des gens sans emploi et souvent incarcérés aux États-Unis ? La paupérisation de la classe moyenne en Grèce est-elle systématiquement analogue à la paupérisation de la classe moyenne en Égypte, même si ces deux pays ont des économies politiques radicalement différentes ? Le grand complexe minier de Norilsk en Russie, source de toxicité intense à long terme dans la région, est-il systématiquement analogue aux opérations minières de Zortman-Landusky dans le Montana, compte tenu de leur propre toxicité à long terme ? Ces faits prélevés sur le terrain nous aident à nous débarrasser de nos vieilles superstructures conceptuelles, comme le communisme opposé au capitalisme, par exemple.

Les transformations historiques qui m’intéressent ici sont enracinées dans diverses histoires et généalogies souvent anciennes. Mon point de départ, toutefois, ce sont les années 1980, une période de changement cruciale dans le Sud comme dans le Nord, dans les économies capitalistes comme dans les économies communistes. Pour délimiter la période, je souligne deux profonds déplacements par rapports aux histoires aux histoires, vastes et riches, qui ont démarré dans les années 1980. Ces deux déplacements se sont produits dans le monde entier. Mais ils ont évolué dans chaque localité conformément à des caractéristiques très spécifiques. C’est ce dernier aspect qui fait de ces déplacements une toile de fond utile pour la recherche menée dans ce livre.

Le premier déplacement est lié au développement des zones de croissance du monde vers des régions extrêmes pour les opérations économiques clés. D’un côté, cela prend la forme d’une sous-traitance globale des activités industrielles, des services, du travail administratif, de la collecte de organes humains, d’une augmentation des cultures industrielles dans les régions à faible coût et sans réglementation ou presque. De l’autre, c’est la création très active dans le monde entier de villes globales en tant qu’espaces stratégiques pour des fonctions économiques avancées ; cela inclut la construction de villes à partir de rien et la rénovation souvent brutale de villes anciennes/ le réseau des villes globales fonctionne comme la nouvelle géographie d’une centralité qui traverse les divisions Nord-Sud et Est-Ouest d’autrefois, et il en est de même pour le réseau des sites de sous-traitance. **[…] »**

SASSEN (Saskia), *Expulsions. Brutalité et complexité dans l’économie globale*, 2014, Harvard, 2016 en traduction de l’Anglais (États-Unis) par Pierre GUGLIELMINA pour les éditions Gallimard, collection « Nrf-essais », 371 pages, ISBN 978-2-07-014570-6. Introduction, pages 20, 21 et 22.

MONDIALISATION EN FONCTIONNEMENT

**Saskia SASSEN**, *Expulsions. Brutalité et complexité dans l’économie globale*, Harvard, 2014

« Les individus jouent un rôle diminué. »

**EXTRAIT**

**« […**] Le second déplacement est lié à l’ascendant pris par la finance dans le réseau des villes globales. La finance en soi n’a rien de nouveau – elle fait partie de notre histoire depuis des millénaires. Ce qui est nouveau et caractéristique de l’ère en cours, c’est la capacité de la finance de développer des instruments d’une immense complexité qui permettent de titriser la gamme la plus vaste jamais connue, d’un point de vue historique, d’entités et de processus. De surcroît, les progrès continus des réseaux et des outils électroniques garantissent des effets multiplicateurs apparemment sans fin. L’essor de la finance est significatif pour l’économie dans son ensemble. Alors que la banque traditionnelle s’occupait de vendre l’argent qu’elle possédait, la finance s’occupe de vendre quelque chose qu’elle ne possède pas. Pour cela, la finance a besoin d’envahir – c’est-à-dire de titriser – des secteurs non financiers pour apporter du gain à son moulin. Et aucun instrument n’est aussi bon pour accomplir cette tâche que le produit dérivé. Un résultat illustre cette capacité de la finance : dès 2005, bien avant que la crise n’ait commencé à fermenter, la valeur (notionnelle) des produits dérivés était de 630 trillions de dollars – ce qui correspond à quatorze fois le produit intérieur brut global. D’une certaine façon, le non-alignement de la valeur du PIB et de celle de la finance n’est pas sans précédent dans l’histoire de l’Occident. Jamais cependant il n’a été aussi extrême. De pus, c’est un écart majeur par rapport à la période keynésienne quand la croissance économique était entraînée non par l’invasion de la finance dans tous les domaines mais par la vaste expansion d’économies matérielles comme l’industrie de masse et la construction massive des infrastructures et des banlieues.

Nous pouvons caractériser le rapport du capitalisme avancé au capitalisme de la période en cours comme étant marqué par l’extraction et la destruction, différant assez peu du rapport du capitalisme traditionnel aux économies précapitalistes. De manière extrême, cela peut signifier la paupérisation et l’exclusion d’un nombre croissant d’individus qui cessent d’avoir la moindre valeur en tant que travailleurs et consommateurs. Cela peut vouloir dire aussi aujourd’hui que les acteurs économiques autrefois essentiels au développement de capitalisme, comme les petites bourgeoisies et les bourgeoisies nationales traditionnelles, cessent d’avoir de la valeur pour le système au sens large. Ces tendances ne sont pas anormales, elles ne sont pas non plus le résultat d’une crise ; elles font partie de l’approfondissement systémique des rapports capitalistes en cours. Et il en est de même, je le soutiendrai, de la réduction de l’espace économique, distinct de l’espace financier, en Grèce, en Espagne, aux États-Unis et dans de nombreux autres pays développés.

Les individus en tant que consommateurs et travailleurs jouent un rôle diminué dans les profits de toute une gamme d’activité économiques. Par exemple, dans la perspective du capitalisme d’aujourd’hui, les ressources naturelles d’une grande partie de l’Afrique, de l’Amérique latine et de l’Asie centrale sont plus importantes que les populations vivant sur ces territoires en tant que travailleurs ou consommateurs. Ce qui veut dire que la période que nous vivons n’est pas tout à fait comparable aux formes antérieures du capitalisme qui faisait fortune grâce à l’expansion accélérée d’une classe moyenne travailleuse et prospère. Maximiser la consommation des ménages était une dynamique cruciale de la période antérieure, comme c’est le cas aujourd’hui dans les économies dites émergentes. Mais, dans l’ensemble, elle n’est plus le moteur stratégique et systématique qu’elle a été pendant la plus grande partie du XXe siècle.

Que réserve l’avenir ? Historiquement, les opprimés se sont toujours révoltés contre leurs oppresseurs. Mais aujourd’hui les opprimés ont été pour la plupart expulsés et ils survivent loin de leurs oppresseurs. De plus, « l’oppresseur » est de plus en plus souvent un système complexe qui combine personnes, réseaux et machines sans présenter un centre évident. Et cependant, il existe des sites où tout se rassemble, où le pouvoir devient concret et peut être affronté, où les opprimés font partie de l’infrastructure sociale au service du pouvoir. Les villes globales sont des sites de ce genre.

Ce sont ces dynamiques contradictoires que j’examine dans ce livre. Les divers éléments de ce compte-rendu ont été glanés dans la littérature générale sur les problèmes contemporains, mais celui-ci n’y est pas présenté sous la forme d’une dynamique nous emportant vers une nouvelle phase d’un capitalisme global spécifique. Ce que j’ai cherché à produire, c’est plutôt une théorisation qui commence avec les faits prélevés sur le terrain, sans l’intermédiaire des institutions habituelles, pour nous diriger au-delà des discriminations traditionnelles de la géopolitique, de l’économie et de la culture. **[…] »**

SASSEN (Saskia), *Expulsions. Brutalité et complexité dans l’économie globale*, 2014, Harvard, 2016 en traduction de l’Anglais (États-Unis) par Pierre GUGLIELMINA pour les éditions Gallimard, collection « Nrf-essais », 371 pages, ISBN 978-2-07-014570-6. Introduction, pages 22, 23 et 24.